

Les Echos

L'éveil du printemps

Très vive, enlevée, la mise en scène de Philippe Adrien donne un coup de jeune à « L'École des femmes » en deux heures chrono. La farce et le drame : le directeur du théâtre de la Tempête concilie les contraires ; sa lecture du chef-d'œuvre de Molière est à la fois très

joyeuse et très noire. Cohérente dans sa forme – simplicité et justesse du décor signé Jean Haas, lumières oniriques, gestuelle chorégraphiée –, elle suggère sur le fond une double interprétation, en forme de chaud et froid.

Le chaud domine : le spectacle est d'abord une ode au désir, à l'éveil du printemps. Le jardin d'Arnolphe, où sa pupille Agnès déambule, planté de choux joufflus, avec sa branche d'arbre en fleurs qui tombe des cintres, en est le symbole. Mais qu'il est vain et désespéré, l'amour du vieux tuteur pour sa protégée ! Le coup de foudre de la blonde Agnès et du brun Horace balaie tout sur son passage. Place aux jeunes...

Les gaffes du jeune homme, qui se confie à Arnolphe sans savoir qu'il est le chaperon qui retient sa dulcinée prisonnière, les pièges tendus et les coups de bâton n'y feront rien. La gaieté, la grâce d'Horace – élégante et fine prestation de Pierre Lefèvre – auront raison des calculs et de la rage mal contenue d'Arnolphe – excellent Patrick Paroux, qui joue le dépit amoureux tel un de Funès

THÉÂTRE

L'École des femmes

de Molière

MS de Philippe Adrien.

Paris, th. de la Tempête

(01 43 28 36 36),

jusqu'au 27 octobre.

Durée : 2 heures.

froid. Valentine Galey est une Agnès délicieusement équilibrée : innocente mais intelligente – et bien déterminée à gagner son bras de fer amoureux. Adrien orchestre la pièce comme un grand bal printanier. La scène où Horace danse avec le billet de sa belle, les joutes

clownesques avec les domestiques ou le notaire dément, les nuits fantastiques où des nuages de fumée flottent au-dessus de la scène... créent une belle tension comique et poétique.

Relation maître-esclave

Mais le metteur en scène n'oublie pas la cause féminine. Décalée au XIX^e siècle, la pièce revêt un côté satyrique encore plus véhément et actuel. Le propos machiste d'Arnolphe renvoie à tous les intégrismes. Jusqu'à l'écœurement... Car derrière les jeux de l'amour, il y a l'horreur d'une relation maître-esclave. Le vélum-mur de la maison d'Arnolphe délimite un enfer blanc, où on aperçoit à la fin un drap tendu taché de sang – le lapin écorché suspendu à côté ne rassure qu'à moitié, quand la jeune fille apparaît enchaînée, avant d'être « récupérée » par son fiancé... « L'École des femmes » nous rappelle alors les atroces faits divers de notre temps. Après le chaud, souffle un froid glacial... c'est osé et brillant. — **Ph. C.**